

La boîte aux lettres

Régine Detambel

KALEIDOSCOPE

 Studentlitteratur



GYLDENBAL
UNDERSVISING

FICTION
FRANÇAISE

La boîte aux lettres (Fiction Française Niveau 1)

© World Copyright, Copenhagen 1998, 1999, 2004 by
Forlaget Kaleidoscope/Kaleidoscope Publishers Ltd.
A Division of Gyldendal Education
Klareboderne 3
DK 1001 Copenhagen K

ISBN: 978-87-00-30968-5

© Copyright for Sweden: 1998, 1999, 2004
Akademiförlaget · Corona AB
Box 5103, S-40223 Göteborg

ISBN: 91-24-16835-1

© Copyright for Norway: 1999, 2004
Gyldendal Norsk Forlag ASA
Postboks 6860 St. Olavs plass, 0130 Oslo

ISBN: 82-05-26646-8

All rights reserved. No part of this publication may be
reproduced without prior written permission by the
copyright owners.

Kopiering fra denne bog må kun finde sted på institutioner,
der har indgået aftale med COPY-DAN og kun inden for de
i aftalen nævnte rammer.

Det må ikke kopieres fra denne boka i strid med åndsverkløven
eller avtaler om kopiering inngått med KOPINOR. Kopiering
i strid med lov eller avtale kan medføre erstatningsansvar og
inndragning, og kan straffes med bøter eller fengsel.

Le texte est enregistré sur *cassette sonore*. Un *Livre du professeur*
est également publié avec conseils d'utilisation, exercices,
questions et vocabulaire (pour photocopie).

Remerciements à la *Maison des écrivains* (Paris) qui a facilité le
contact avec l'écrivain.

Les titres de FICTION FRANÇAISE sont gradués en trois
niveaux:

Niveau 1  Niveau 2  Niveau 3 

Voir l'aperçu de la collection (avec description de chaque trois
à la page 42.

Chapitre I	5
Chapitre II	10
Chapitre III	15
Chapitre IV	19
Chapitre V	25
Chapitre VI	28
Chapitre VII	32
Chapitre VIII	37

I

Au bas de notre rue, on voit une façade toute grise, c'est notre maison. Elle a deux étages, nous habitons le premier. On entre par une porte verte. A gauche, c'est le garage où mon père a écrit INTERDICTION DE STATIONNER.

Contre le garage, il y a une autre porte. Le vent souffle dans la boîte aux lettres. Cela ressemble à une musique de Pan. C'est la porte de Malik.

Au mur de ma chambre, j'ai accroché une carte du Maroc. Le Maroc brille comme la lune. Je souris à la lumière. Je lis : Tanger, Rabat, Casablanca. C'est un cadeau de Malik. Je ne possède rien de plus brillant que cette carte. Ma mère, elle-même, n'a aucun bijou aussi beau.

Un jour de juin, alors que je l'aidais à repeindre sa boîte aux lettres en bleu ciel, Malik s'est penché vers moi :

– Le vent qui souffle dans la boîte aux lettres, c'est le vent du désert. Il m'apporte des nouvelles de Tanger, où je suis né. Il me dit ce que

font mes frères et mes sœurs qui sont restés à Casablanca.

Et puis, un jour, Malik a chuchoté :

– Même quand je ne serai plus là, le vent reviendra, il te racontera une histoire.

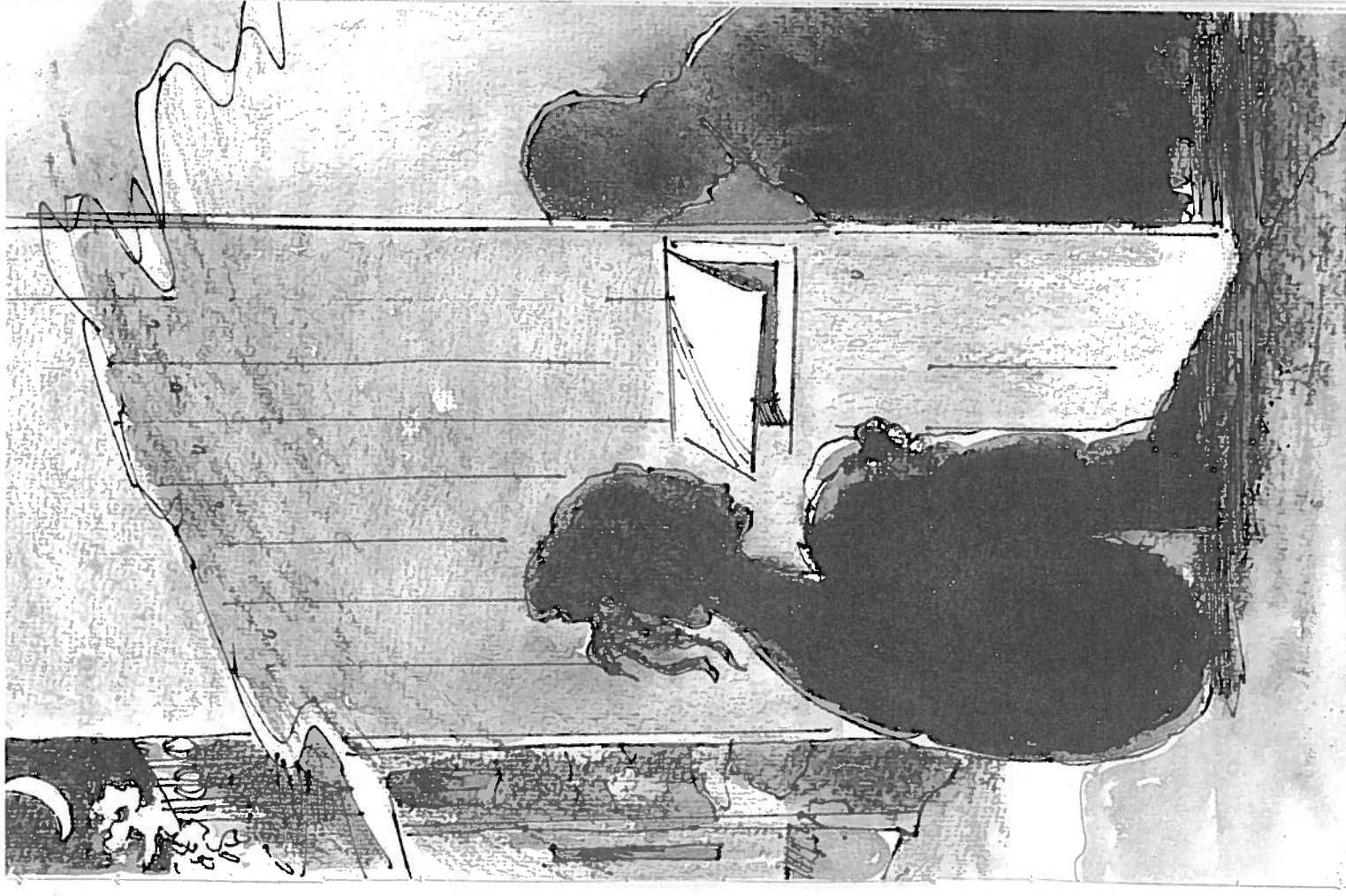
Il parle bien, Malik, mais il dit peut-être des mensonges de conteur.

La nuit, quand je suis sûre que mes parents dorment, je descends silencieusement l'escalier. J'ouvre sans bruit la porte verte. Et là, tout contre, il y a la boîte aux lettres de Malik. Par la fente de la boîte aux lettres, nous nous parlons presque toute la nuit. Personne ne passe dans notre rue. Je suis tranquille. Si je vois un promeneur, je rentre vite me réfugier dans l'entrée et je referme la porte en attendant qu'il ait disparu.

Quelquefois, en pleine nuit, ma mère entre dans ma chambre et elle voit que je ne suis pas là. Affolée, elle court dans l'escalier. Moi, je lui dis simplement :

– Ne t'inquiète pas maman, j'ai entendu du bruit dans la rue, je suis descendue vérifier que personne ne crevait les pneus de la voiture, on ne sait jamais.

Ma mère croit ces mensonges. Elle ne deviendra jamais que moi, sa fille de quatorze ans, je sors presque chaque nuit pour parler à un gar-



çon qui en a seize, qui habite tout contre notre maison, et que j'aime.

Malik vit avec sa mère Jasmine. Elle a les paumes teintes au henné et les mains blessées par son travail à l'usine. Malgré tout, Jasmine est plus belle que ma mère. Elle n'a pas les cheveux gris. Ils sont longs. Ma mère n'a pas de sourcils et le shampooing lui pique les yeux quand elle prend sa douche. Malik a d'épais sourcils bruns. Jasmine porte toujours le même châle rouge, avec des lunes et des étoiles dorées.

Ma mère n'est jamais entrée chez Malik. Elle ne sait pas dans quelle misère vivent Malik et Jasmine. Ils se lèvent à 4 heures du matin. Ils se lavent dans une bassine. Jasmine fait à manger dans une vieille casserole. Il n'y a pas de fenêtre, il n'y a pas de lumière. Mais ils chantent pour se donner du courage. Quand elle entend un peu de bruit, en bas, chez eux, ma mère se met au balcon et crie :

– Déménage, va-t'en avec tes odeurs de cuisine et ta musique arabe. Tes sardines puent.

Dans le quartier, personne ne s'occupe de Malik et Jasmine. On les ignore. Jasmine travaille toute la journée à l'usine. Malik mange

du pain et des pommes dans la cour du lycée. Ils ne reçoivent jamais de courrier. Aucune lettre ne dépasse de la boîte.

Quand elle fait la cuisine, Jasmine ouvre grand la porte. Des bouffées de fumée s'échappent. L'odeur des épices circule entre les hauts murs de la rue et les façades des maisons pour monter jusqu'à notre balcon et embaumer ma chambre.

II

Ma mère regarde par le balcon. Elle est curieuse comme une vieille dame. Elle surveille la rue. Quand elle m'a vue devant la boîte aux lettres de Malik, elle a descendu l'escalier. Elle n'a pas fait de bruit avec ses talons et elle n'a rien dit. Elle m'a surprise. Elle s'est penchée silencieusement sur mon épaule, elle a écouté la voix du garçon qui me parlait à travers la boîte aux lettres. Alors elle m'a saisie par l'oreille, comme si j'écoutais une voix interdite, en criant :

– Va dans ta chambre, espèce de traînée !

Je suis allée dans ma chambre. Elle hurlait :

– Ma fille est une paresseuse et une garce.

Ce matin, mes parents sont partis en promenade, sur un voilier, avec des amis. Mes parents n'ont pas beaucoup d'argent. Cette sortie est un événement heureux et exceptionnel. Ils ont refusé de m'emmener avec eux. Je suis toute seule pour le week-end. Alors je retrouve Malik et sa voix qui est un merveilleux cadeau d'amitié. Les yeux fermés pour se souvenir

mieux, il me raconte son enfance au Maroc. Nous sommes assis contre le mur de la petite pièce. La lumière du jour entre par la boîte aux lettres. Jasmine fait de la couture et nous sourit de temps en temps.

J'ai peur que ce bonheur ne dure pas. J'ai peur qu'ils partent. J'ai peur qu'ils quittent notre rue. Ces derniers temps, Jasmine a beaucoup changé. Elle avait toujours été très calme, maintenant elle hurle presque autant que ma mère. Elle crie :

– Allez-vous-en, tous les deux, laissez-moi tranquille, vous êtes tout le temps dans mes jambes, arrêtez de vous cramponner à moi, je suis fatiguée, je suis fatiguée.

Malik va marcher le long du canal. Je rentre chez moi. J'ai maigri. Le professeur de français m'a donné du chocolat en me disant :

– Tu as mauvaise mine, toi, cette année. L'an dernier, tu étais ronde comme une pomme.

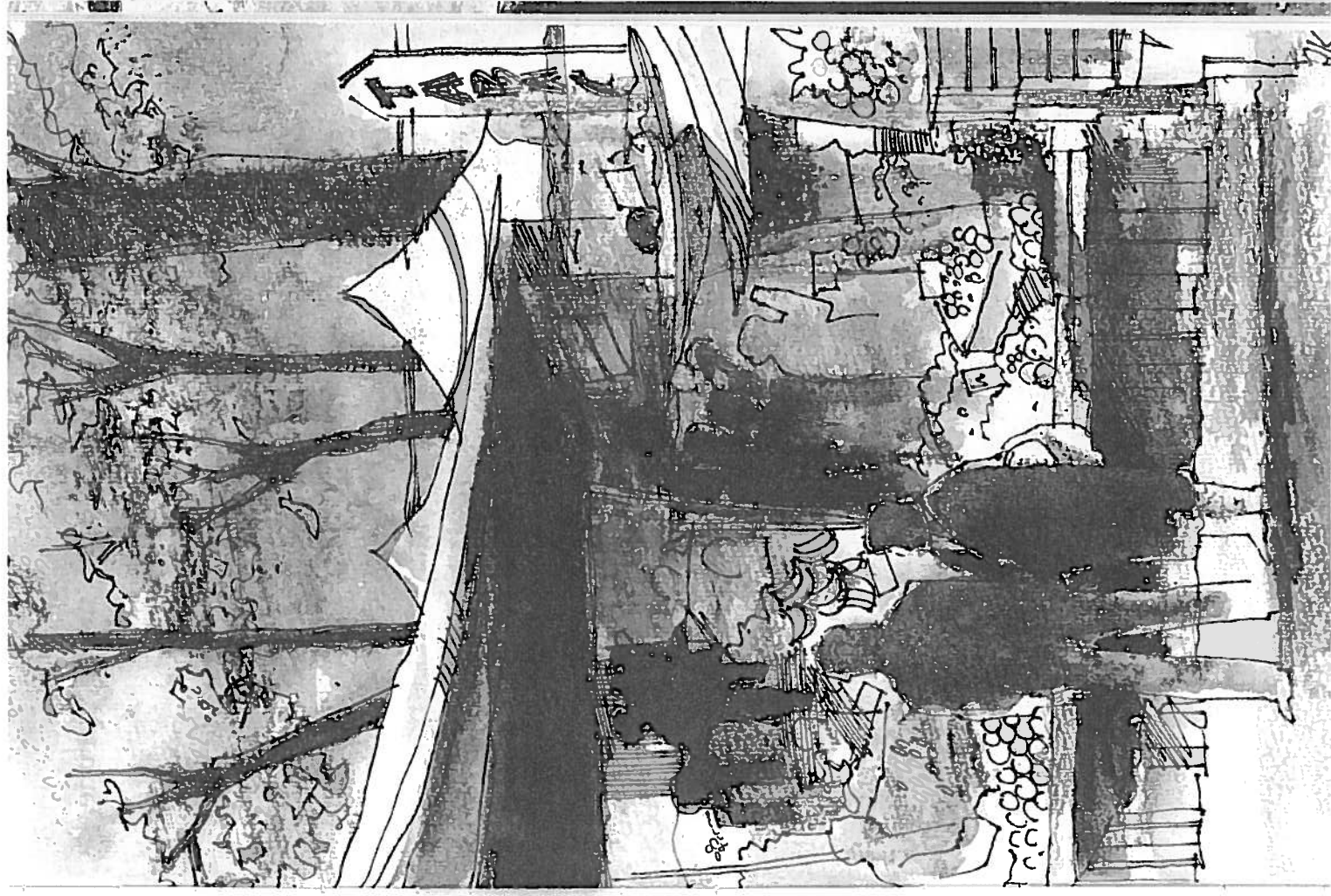
C'est vrai, je n'ai plus d'intelligence, je pense seulement à l'amour qui m'entraîne vers Malik. Je n'ai jamais embrassé personne sur la bouche. Mais je n'ose rien dire, je n'ose pas parler à Malik. Je garde tout pour moi et cela m'étouffe.

Je souffre aussi parce que mes parents se

moquent de tout le monde. Mon père imite l'accent de Malik et de Jasmine, et il rit. Il rit, lui qui n'a jamais gagné assez d'argent pour acheter une Renault Clio (ma mère en rêve parce qu'il en existe des vert foncé à bandes noires latérales) et qui nous fait honte à cause des pétarades du moteur de la vieille Golf, à cause du pot d'échappement troué, à cause du phare cassé. Elle n'a pas de voiture, Jasmine. Elle prend l'autobus. Quant à Malik, il n'a pas même un Solex.

Mon père dit *infirmière* et *aéroport*. Quand Malik hésite sur la prononciation d'un mot, il me le demande. Il le répète après moi. Je lui ai prêté mon vieux dictionnaire de sixième. Il s'en sert. Lui, au moins, il fait un effort pour essayer d'être grand. Heureusement qu'il y a Malik et Jasmine dans mon univers. Le dimanche, j'accompagne Malik au marché. Nous achetons de la menthe et des olives. Malik m'a appris à faire le thé à la menthe. Pendant des heures, nous buvons du thé à la menthe. Nous nous parlons presque toutes les nuits, à travers la boîte aux lettres. Malik me dit que je suis son soleil.

Malik est très généreux. Il parle si bien de notre avenir que je le crois. Mais je ne sais pas s'il m'aime. Je ne suis sans doute pour lui



qu'une camarade, c'est-à-dire moins qu'une sœur et moins qu'une amie.

Hier, il m'a embrassée sur les deux joues. Je sais exactement comment il a fait. Il a pris ma tête entre ses mains. Ensuite, il a tourné ma tête à gauche et il a embrassé ma joue, bien au milieu, où le professeur de français disait que c'était une pomme. Puis il a fait la même chose pour la joue droite. Il me regardait comme s'il était content de lui, vraiment ravi d'avoir fait ça.

Je souffre à cause de ces deux baisers. Comme dans les vieux livres, j'attends que Malik m'enlève. J'attends que notre maison s'écroule, que mes parents meurent et qu'il ne me reste plus au monde que Malik. Alors Malik m'emmènera avec lui.

III

Chaque semaine, mes parents vont au restaurant avec des amis. Ils rentrent tard, vers deux ou trois heures du matin. Alors, toute la soirée, je sors dans la rue et je parle avec Malik.

Malik et moi, nous avons un code. Je frappe trois petits coups contre la boîte aux lettres, puis deux, puis un, puis de nouveau trois. C'est ainsi que je l'appelle. C'est tout à fait comme un téléphone. Malik chuchote :

– Ta voix vient du ciel.

Je lui dis, avec un air de reproche :

– C'est toujours moi qui t'appelle !

On dirait vraiment que nous sommes amoureux l'un de l'autre et que nous nous téléphons, le soir, pour nous donner du courage. Mais Malik n'a besoin de personne. Il est presque adulte. J'espère tout de même qu'il sait que je l'aime.

Pauvre Malik ! Je dois être insupportable. Je les empêche sûrement de dormir, lui et Jasmine, en tapant à deux heures du matin contre la boîte aux lettres. Je les envahis. Mais mes parents m'ennuient, ils sont trop tristes et souvent méchants.

Parfois Malik a besoin d'être seul. Il réfléchit. Je ne sais pas à qui ou à quoi il pense. Cela me rend jalouse et je me mets en colère contre lui.

Alors Malik me dit :

– Calme-toi, j'ai besoin de silence pour penser à des choses importantes, des choses aussi importantes que mon avenir et celui de ma mère, dans ce pays qui n'est pas le nôtre. Il est si difficile de vivre.

Malik est de très mauvaise humeur quand Jasmine travaille trop. Elle travaille parfois seize heures par jour à l'usine. Elle cache des billets de 100 F dans une petite boîte en fer. Elle montre la boîte à Malik. Il compte. Il se prend la tête dans les mains. Malik et Jasmine pleurent de tristesse. Je n'ose plus bouger. Malik ne me parle plus. Je suis une étrangère. Il fait comme si je n'étais pas là. Il s'allonge sur son matelas et feuillette un album de photographies qui me rendent jalouse. Il a trois sœurs. Il voudrait être près d'elles.

Je vais m'en aller, je remonterai l'escalier, je retournerai dans ma chambre.

Pour se faire pardonner, je sais que Malik m'attendra, demain matin, devant la porte verte. Il

portera mon cartable jusqu'au collège et puis il ira marcher, sans but, en fumant.

Ce n'est pourtant pas ma faute s'il est presque seul, ici, en France. Jasmine possède un grand cahier. Le soir, elle fait des additions, des comptes. Elle calcule combien d'argent il lui faudra encore mettre de côté avant de pouvoir enfin quitter la France. Ce grand cahier est mon désespoir. Perdre Malik et Jasmine, ce serait perdre mes seuls amis et mon seul bonheur dans ce monde où les adultes sont si cruels, si incompréhensifs.

Ma mère est lunatique. Un jour, elle dit oui, un jour elle dit non. Elle est si étrange que je ne sais pas si elle m'aime un tout petit peu. Elle ne veut pas que je grandisse, elle craint que je sois belle, elle ne veut pas que je vive une histoire d'amour. Peut-être parce qu'elle n'a jamais vécu d'histoire d'amour. Elle ne veut pas que je me maquille les yeux et les lèvres, alors elle cache son tube de rouge à lèvres. Elle a peur que je boive de l'alcool. C'est pour cela que, avant de sortir, elle trace, sur les bouteilles d'apéritif, une ligne correspondant au niveau de liquide. Je ne bois pas, je n'aime pas l'amer. Mais ma mère essaie toujours de m'interdire quelque

chose. Elle fait régner dans la maison une discipline de fer. Malik me donne le courage de me taire et de résister en silence.

Ma mère m'interdit de regarder la télévision. Avant de partir au restaurant, elle débranche la petite antenne de la télévision pour que je ne puisse pas lui désobéir. Mais j'allume tout de même la télévision. L'écran est strié de lignes noires et blanches. Parfois, j'entends un peu les dialogues des films et j'essaie de reconstruire les images et les histoires, à l'aide de ma seule imagination.

Au collège, mes copines s'étonnent que je ne connaisse pas *Le Grand Bleu* ou bien d'autres films très connus. Je n'ose pas leur dire que je n'ai pas le droit de regarder la télévision ni d'aller au cinéma. Je n'ose pas leur avouer que je n'ai aucune liberté. J'ai seulement l'obligation de me taire. J'attends patiemment le moment où j'aurai dix-huit ans, où je serai majeure et libre.

Jamais je n'ai parlé à mes copines de Malik et de Jasmine. Ils sont ma télévision à moi, mon film à moi. J'espère que cela ne finira jamais.

IV

Ma mère respecte le collège pour sa discipline, mais elle m'a interdit de recevoir mes amies à la maison. Personne jamais n'est venu dans ma chambre. Je suis celle qui n'invite pas, même pour son anniversaire. Et quand Carine ou Élisabeth me téléphonent, ma mère reste à côté de moi. Elle écoute la conversation.

Quand je me pince les joues pour les rendre rouges et essayer d'être jolie, ma mère dit :

– Mets tes mains sur la table.

Si j'ai du vernis sur les ongles, elle me dit :

– Va te nettoyer !

Si j'ai du mascara sur les cils, elle hurle :

– Va t'enlever tout ce noir !

Je ne dis rien, je ne dis jamais rien parce que ma grand-mère m'a confié un secret. Quand ma mère avait mon âge, mon grand-père était si sévère qu'il lui interdisait de se maquiller, il lui interdisait d'écouter de la musique, il cassait ses disques, il ne voulait pas qu'elle écoute du rock. Et moi, vingt-deux ans plus tard, je suis, pour ma mère, une occasion de prendre sa revanche. Elle se venge tout simplement sur

moi de ce que lui ont fait ses parents quand elle avait mon âge.

Je ne dis rien non plus à mon père. Il a tous les jours mal à la tête quand il rentre du bureau. Les sonneries de téléphone, la chaleur, les clients le fatiguent. Il mène une petite vie laborieuse et sans joie, une vie de travail et d'ennui. Je sais qu'il ne m'écouterait pas, il ne m'aiderait pas. Pour être tranquille, il est toujours d'accord avec ma mère. D'ailleurs, il se moque de mes problèmes. Il veut seulement la paix.

Nous parlons parfois de ma mère avec Malik et Jasmine. Et Malik me console. Depuis qu'il est là, j'essaie de rire de la méchanceté de ma mère, de son humeur changeante. Mais j'en veux à mon père de rester silencieux, de ne jamais prendre ma défense.

Voilà le portrait de mes parents. Il ressemble à une caricature et personne ne me croit, j'en suis sûre, quand je dessine des portraits si terribles. Mais j'ai quatorze ans, je veux être libre. Malik et Jasmine sont pour moi des habitants du Paradis.

Il n'y a pas la télévision chez Malik. Les étoffes de couleurs et l'amitié y remplacent les images animées. Malik sourit. Les cheveux de Jasmine, teints au henné, brillent. Chez eux, il n'y a pas

d'alcool mais du thé vert, qui purifie. Malik parle, Jasmine m'embrasse. Nous écoutons chanter Oum Kalsoum sur un vieux poste de radio. Jasmine raconte des histoires du Maroc.

Ce soir, je suis heureuse. Nous avons dîné tôt, mes parents et moi. Ma mère est de très bonne humeur. Elle m'a promis de m'acheter un sweat-shirt jaune. Demain, nous irons, elle et moi, nous promener en ville pour regarder les vitrines, elle me l'a promis. Nous rions. Je suis déjà en pyjama, il doit être onze heures. Il fait un peu frais. Je porte une robe de chambre rose. J'ai envie de demander de l'argent de poche à mes parents. Samedi, je voudrais aller au cinéma. Je dis :

– Papa, maman je voudrais aller au cinéma samedi soir, avec Barbara et Bénédicte. Nous mangerons au MacDonald et je promets de rentrer avant onze heures.

Je suis folle de demander une chose pareille. Ma voix se brise. Je me tais, honteuse. Mes parents se regardent. Ils se taisent. Ils ne sourient pas. J'attends, les mains dans les poches de ma robe de chambre. Ils restent silencieux. Ma mère ouvre un livre. Mon père regarde le plafond.

Je demande timidement :

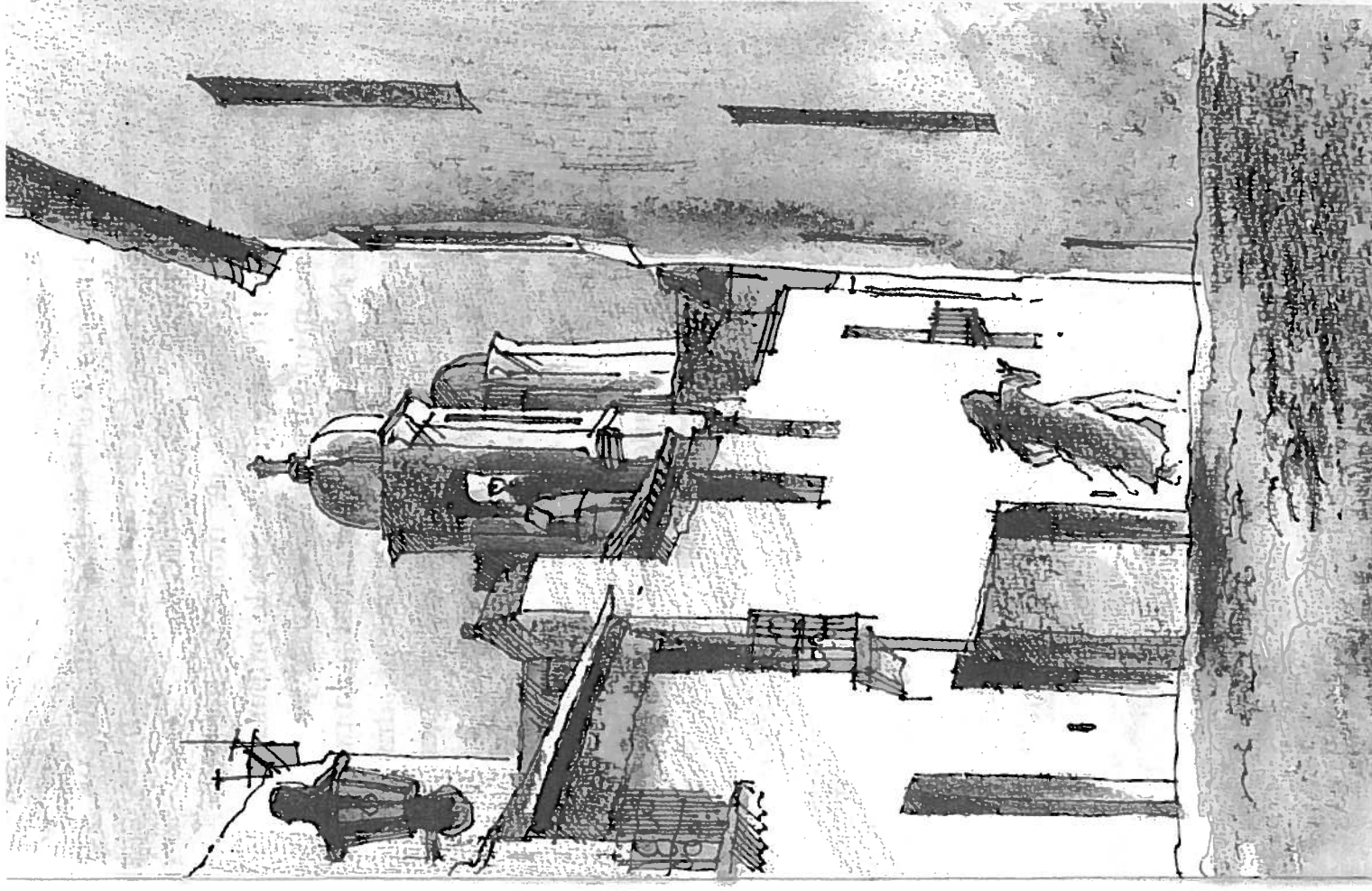
- Papa, tu veux bien me donner cent francs ?
Cette fois, ils se fâchent. Ils se lèvent tous les deux en même temps. Ils me soulèvent chacun par un bras et me pose sur le palier, devant la porte comme si j'étais un vieux meuble. J'ai perdu mes chaussons.

- Tu peux sortir, tu peux t'en aller où tu voudras, jusqu'à l'heure de ton choix, dit ma mère.

Elle claque la porte de l'appartement. Je suis pieds nus dans l'escalier de pierre, en pyjama, avec ma robe de chambre rose. La lumière de l'escalier s'éteint. Je m'assois par terre. J'ai peur. J'attends qu'ils ouvrent la porte pour m'expliquer et m'excuser.

J'attends toujours, j'ai sommeil. J'écoute les bruits de la maison. A une heure du matin, mes parents sont allés se coucher. J'ai entendu l'eau couler dans la salle de bains. Sous la grande porte verte, la lumière de la rue fait briller les ongles de mes pieds nus.

A trois heures, je sors dans la rue. Je regarde la boîte aux lettres de Malik, éclairée par les lampadaires. Il n'y a personne dans la rue. Mes parents doivent dormir tranquillement. Ils ont probablement pensé qu'on ne fugue pas pieds nus et en robe de chambre. Ma mère a dû se



dire : Ça lui fera du bien de dormir sur un escalier de pierres. Ça la calmera. Désormais, elle nous obéira.

Je pense qu'elle rêve de moi. Elle me voit comme un petit chien couché sur le paillason.

Mais je ne m'endormirai pas sur le paillason. A trois heures et demie du matin, la porte de Jasmine s'ouvre. Elle secoue les draps. J'entre. Malik se frotte les yeux et me regarde longuement. Il ne porte pas de pyjama mais une djellaba. Cette nuit, nous nous ressemblons. Ma robe de chambre rose ressemble à sa djellaba. Lui aussi a les pieds nus. Et je suppose que c'est parce que je me présente devant lui, vêtue comme une jeune femme arabe, qu'il me prend pour un rêve.

Il m'embrasse, il me dit :

– Tu es ma petite sœur et je t'aime.

V

Ici, tout est clair et chaud. Jasmine possède un camping-gaz et un four minuscule. Dans le four, elle fait du pain. Jasmine pétrit la pâte à pain. La farine est blanche comme une lumière. Le sel brille. Au premier étage, chez mes parents, malgré la lumière du soleil, tout est triste et sombre.

C'est ainsi que Malik et Jasmine luttent contre la tristesse. Ils adorent les couleurs et ils font de moi une jeune fille lumineuse, à leur image. Avec du tissu vert, avec du henné et des bijoux dorés, Jasmine et Malik m'ont habillée. Je suis gaie comme une toute petite fille.

Malik me peint les mains et les pieds avec du henné. Cela chatouille. Je me laisse faire. Jasmine teint mes cheveux avec du henné et j'ai les cheveux orange comme du feu. Mes cheveux, mes mains, mes pieds sont de la même couleur que les carottes. Pourtant, je ne me sens pas ridicule. J'ai l'impression de me voir dans un miroir quand je vois les mains et les pieds de Jasmine et la couleur de nos cheveux.

Ce matin, Jasmine n'est pas allée travailler à l'usine. Elle fait la cuisine sur le camping-gaz. Vers midi, j'entends du bruit sur le balcon. C'est ma mère qui crie parce que l'odeur des pommes de terre, des navets, des carottes et des raisins de Corinthe la gêne.

Je pense au racisme de mes parents, c'est encore plus laid vu d'ici, de dessous. J'ai honte pour ma mère.

Je resterai cachée chez Malik jusqu'au soir. Tant pis si mes parents s'inquiètent. Ils ont dû appeler la police pour signaler ma disparition. Ils doivent téléphoner à toutes mes amies. Ils me cherchent partout. Je suis à la fois très loin et tout près.

Je porte des babouches, une djellaba jaune, mes cheveux sont teints au henné, et j'ai appris à faire le thé à la menthe.

Vers huit heures du soir, Jasmine s'inquiète. Elle dit :

– Il faut que tu rentres chez toi, sinon nous aurons des problèmes avec la police. Tu es mineure. Tu dois rentrer chez tes parents.

Alors j'ai quitté le Paradis.

La lumière de la rue me fait mal aux yeux, je pousse la porte verte, je monte l'escalier, les yeux fermés. J'entre dans l'appartement de mes

parents. Il me paraît immense. Ma mère est là. Il y a des larmes sur ses joues. Elle est assise à côté du téléphone. Elle sursaute quand elle m'aperçoit. Elle repose le téléphone et referme son carnet d'adresses. Je la vois sourire comme quelqu'un de très heureux. Puis, brusquement, elle pince méchamment les lèvres et, au lieu de me dire qu'elle est heureuse de me retrouver, elle me tire les cheveux avec cruauté :

– C'est quoi cette perruque de carnaval ?

Elle me déshabille, elle me pousse sous la douche. Je suis nue sous l'eau froide. Je crie.

Mais le henné résiste. Le henné ne se nettoie pas. Je me dis que l'orange est la couleur de l'amour de Malik. J'espère que ma peau retiendra cette couleur et ne la laissera pas s'effacer. Ainsi, Malik et moi resterons toujours ensemble. Alors ma mère comprend qu'il est inutile d'essayer de me laver les cheveux. Elle se moque de moi, elle sort de la salle de bains en riant :

– Tu es ridicule et tu ressembles à une prostituée.

Je dis que la couleur disparaîtra en quelques semaines. Elle répète, en riant :

– Tu es ridicule et tu ressembles à une prostituée. Je ne trouve pas d'autres mots.

Lundi, pendant que j'étais au lycée, mes parents sont allés voir Jasmine et l'ont menacée de la police. Depuis lundi, je n'ai pas vu Malik. Il ne me parle plus à travers la fente de la boîte aux lettres. Jasmine et lui restent enfermés derrière la porte bleu ciel. Ma mère m'entend descendre l'escalier. Elle sait que je vais frapper à la porte de Malik. De la cuisine, elle me crie :

– Tu crois au Père Noël ? Il t'a oubliée, oui. Il va partir sans demander son reste, ton Malik. Et puis, c'est peut-être ton premier chagrin d'amour mais ce ne sera pas le dernier, c'est moi qui te le dis. Commence à t'y habituer !

Maintenant, c'est l'Enfer. Ma mère est toujours aussi méchante mais cette fois Jasmine et Malik m'ont abandonnée. Malik n'a plus de tendresse pour moi. Il a trop peur de mes parents. Jasmine se cache quand elle me voit rentrer du lycée. Quand je la rencontre au marché, je lui souris et j'essaie de lui rappeler nos chansons, nos espoirs, nos conversations. Elle me tourne le dos, elle rentre et ferme la porte derrière elle.

La boîte aux lettres est remplie de vieux journaux pour qu'on n'entende plus ma voix.

Un matin, au marché, j'ai rencontré Malik. Il ne m'a rien dit. Il m'a évitée. J'ai voulu me jeter à son cou mais il m'a écartée de lui d'un coup de poing.

Quelques jours plus tard, Malik et Jasmine ont disparu pour toujours.

Ce soir, quand je suis rentrée du lycée, j'ai vu que ma mère avait ouvert les tiroirs de mon bureau. Elle a pris les lettres de Malik, ses desins, ses cadeaux. Elle me les a volés. Je n'ai plus rien.

– J'ai brûlé les lettres de ce petit imbécile, a dit ma mère.

Je vis dans un terrible silence.

Depuis son départ, je passe mes nuits à écrire à Malik : »Cher Malik, j'étais heureuse quand tu étais là. Malik, ce soir je voudrais te parler. J'ai le cafard. Je t'embrasse de tout mon cœur.«

Je ne reçois pas de réponse. J'écris un autre petit mot tout simple : »Je voudrais t'embrasser, te remercier, rire. Ne fais pas de cauchemars, prends soin de toi et de Jasmine. Malik,

tu es si important pour moi. Écris-moi une ligne, seulement une ligne.»

J'attends le facteur mais personne ne m'écrit. Malik ne répond pas. Je refuse de voir et de comprendre que Malik et Jasmine sont partis définitivement. J'écris encore, et je pleure en écrivant : »Malik, si tu as encore de l'amour pour moi, alors fais-moi signe. Ton amie.«

J'ai vu le coin d'une enveloppe dans la boîte aux lettres bleu ciel. Ce sont sûrement mes lettres que personne ne lira jamais. La pluie va les mouiller. Je passe les doigts dans la fente. J'en retire des papiers de couleur. Ce ne sont pas mes lettres, ce sont des tracts publicitaires stupides pour des vérandas et des cours de yoga. Je réfléchis. Cela signifie que mes lettres parviennent à Malik. Cela signifie que Jasmine a donné à la Poste une adresse où le courrier lui est envoyé. Oui, c'est évident. Mais cela signifie aussi que Malik ne veut pas me répondre. Cela veut dire qu'il se moque bien de mon amour. Je suis mille fois plus triste maintenant.

Un samedi matin, j'entends la porte de Malik et Jasmine grincer, je me précipite à la fenêtre. Ils reviennent, ils vont me rendre heureuse à nou-

veau, ils rapportent des tissus et des cadeaux brillants.

Non, ce n'est pas Malik et Jasmine, mais deux hommes qui rangent leurs motos dans la pièce que j'aimais tant. Mon désespoir est complet. Je sais ce qu'il me reste à faire.

J'ai un sac plein de bonbons à la menthe et de chocolat. J'ai volé cent francs dans le pantalon de mon père. Dans le noir, je n'ai pas trouvé mes chaussures. Je suis partie, pieds nus, en T-shirt.

Je suis habillée comme à la plage. Nous sommes en juin. J'espère qu'on ne me remarquera pas. Beaucoup d'Allemandes, de Hollandaises, de Danoises circulent ainsi, dès le mois de mai. Tout de même, j'ai un peu froid, il est deux heures du matin. Mes pieds nus sont glacés. Il y a quinze kilomètres jusqu'à la mer. Je veux atteindre le port de Sète.

Je me souviens que nous avions fêté, un soir, à Sète, l'anniversaire de mon père. Nous nous étions amusés et promenés sur les quais pour voir les cargos et les voiliers. Ma mère avait bu trop de champagne. Je lui donnais la main. Elle riait sans cesse. Ce soir-là, nous étions très heureux. Nous avons regardé les pêcheurs qui repeignaient leurs barques en bleu ciel. Ensuite nous avons contemplé, sur la mer, la lumière de la lune.

A Sète, il y a un paquebot qui s'appelle l'*Agadir*. Il me conduira au Maroc.

Un type me suit. Il a l'air vieux et fatigué. Je marche plus vite. Je cours. Il s'arrête dans un café.

J'ai faim et je ne suis pas encore sortie de la ville. Je croyais que mes idées seraient bonnes et faciles à réaliser. Je croyais que les quinze kilomètres se feraient sans problèmes. Je mange des bonbons à la menthe et je jette les papiers par terre.

J'ai marché sept ou huit kilomètres. Je sens l'odeur de la mer. Malik n'aimait pas la mer. Un jour, j'ai dit :

– Malik, je voudrais aller à la plage avec toi.

– Non, je ne veux pas voir la mer, m'a-t-il répondu.

Il pensait trop à son pays qui se trouve précieusement de l'autre côté de la mer.

Il commence à faire jour. Je marche le long du canal. Il y a des bateaux de marinières, de pêcheurs, de touristes. J'entends des voix familiales. Ça me fait du bien.

– Salut, où vas-tu ? me demande une voix très jeune.

Une fille aux yeux bleus me regarde par la

fenêtre d'une péniche. Je lui réponds que je veux aller au port de Sète, que je veux prendre le paquebot *Agadir* qui me conduira au Maroc. Elle me sourit. Elle me demande :

– Tu as faim ?

Je réponds oui. Je monte sur la péniche. Je suis si fatiguée que je m'endors presque tout de suite.

Le lendemain, la fille aux yeux bleus me réveille. Elle s'appelle Dorothee.

– La première chose à faire, le matin, est de se coiffer. Alors je te coiffe, me dit-elle.

Son père prépare le petit déjeuner. Il s'appelle Manuel. Sa mère me dit en riant :

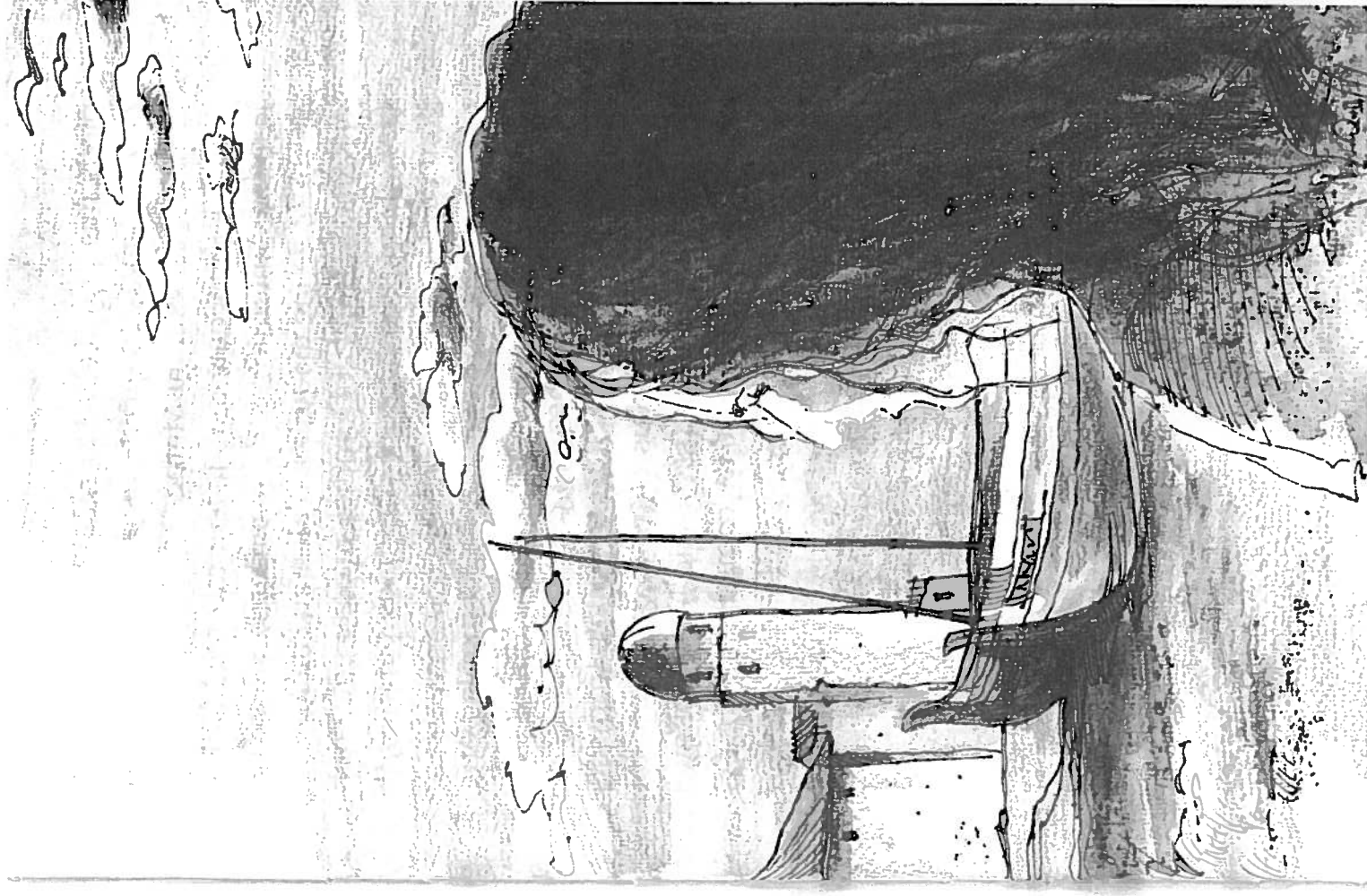
– Tu devrais aller te laver ! Mets des habits propres. Dorothee et toi avez à peu près la même taille. Ensuite, tu nous raconteras pour quoi tu es là. Après, nous te ramènerons chez tes parents. Une fille de quatorze ans ne se promène pas la nuit.

Je serre les poings :

– Non, je veux quitter mes parents. Je veux aller au Maroc rejoindre Malik.

Manuel, Dorothee et Katia, la mère de Dorothee, sont vraiment très gentils. Je leur dis :

– Je ne veux pas rentrer chez moi. Je veux les quitter, mes parents, j'ai marché toute la nuit



pieds nus pour cela. Ma mère est lunatique, je ne sais jamais ce qu'elle pense, elle ne m'aime pas. Je veux aller au Maroc.

Et je leur raconte tout. Je leur raconte Malik et Jasmine, l'interdiction de regarder la télévision, de sortir, de me maquiller, d'aller au cinéma.

Katia, Manuel et Dorothee m'écoutent. Pour- tant, ils me ramèneront chez mes parents. Ils l'ont décidé.

– Tu as peut-être bien fait de claquer la porte, dit enfin Katia, mais je crois qu'il vaut mieux que tu retournes chez tes parents avant qu'ils n'appellent la police. Si tu te sauves trop souvent, ils seront de plus en plus durs avec toi. Rentre à la maison et essaie de leur expliquer que tu as du chagrin. Je t'accompagnerai.

VIII

Ce qui s'est passé ensuite est sans doute un rêve. Dorothee, Manuel et Katia, une famille unie, étaient peut-être des fées ou des lutins. Ils m'ont ramenée chez mes parents. La rue était noire. Manuel a sorti une clé de sa poche. Il a introduit la clé dans la serrure du garage à motos. Il souriait comme un magicien. Avec la clé, il a ouvert la porte de Malik.

Je suis rentrée dans la pièce, j'ai regardé par- tout. Peut-être que Malik avait laissé quelque chose pour moi. Cela sentait l'essence. J'ai montré à Dorothee où nous mangions, Malik et moi, où nous étions assis pour nous parler. Et puis j'ai pleuré à cause de l'absence de Malik.

– Viens ! m'a dit Manuel. Il m'a fait monter sur une moto, une Yamaha orange. Il m'a dit :

– Je t'emmène dans le désert, sous la lune. Tu n'as qu'à fermer les yeux pour t'imaginer que tu es dans le désert, près de chez Malik. De nouveau, j'ai pleuré.

La promenade a peut-être duré cinq minutes, mais j'avais l'impression qu'elle avait duré des heures. En fait, je m'étais endormie sur la moto.

Quand je me suis réveillée, tout était en ordre, la moto rangée, la porte refermée à clé. Dorothee me caressait les cheveux. Son père essayait d'ouvrir la boîte aux lettres de Malik avec la petite clé magique.

J'ai hurlé :

- Arrêtez, vous n'êtes qu'un voleur ! Cette boîte aux lettres, c'est notre secret à Malik et à moi. Je vous interdis de l'ouvrir. Merci de m'avoir ramenée chez moi, merci de m'avoir donné à manger. Maintenant, laissez-moi seule. Allez-vous-en ! Vous êtes des gens heureux, allez-vous-en !

- Ne te mets pas en colère, dit doucement Katia. Nous allons partir. Manuel a trouvé des lettres pour toi dans la boîte aux lettres. Prends-les.

J'ai fait un bond de surprise. Dans la boîte aux lettres de Malik, il y avait bien trois enveloppes à mon nom, plus une carte postale. J'ai tout de suite reconnu son écriture. Ainsi, il m'avait écrit. Pour que ma mère ne découvre pas ces lettres, il les avait expédiées à son ancienne adresse, dans la boîte bleu ciel qui a été notre téléphone secret.

Dorothee, Katia et Manuel ont disparu. Je ne leur ai même pas dit au revoir. J'ouvre et je lis

les trois lettres et la carte postale de Malik. Il me donne son adresse au Maroc, il me raconte ses tourments à lui. Il me dit combien mes lettres l'ont aidé à supporter les difficultés du retour au pays, de l'inscription dans un nouveau lycée. Il a même écrit : »Pardon, petite soeur, de t'avoir fait mal mais tes parents étaient si agressifs que j'ai choisi de protéger ma mère. Aujourd'hui je reviens, si tu veux encore de moi pour ami.«

La lumière de l'escalier s'allume soudain. La porte verte s'ouvre et ma mère apparaît. Elle est encore tout habillée. Il est trois heures du matin. Elle me prend dans ses bras et m'embrasse. Je suis si surprise que je la repousse. Elle baisse la tête :

- Où étais-tu ? Nous avons eu peur pour toi, nous t'avons cherchée partout. Ton père te cherche avec la voiture.

Ma mère me reprend dans ses bras. Cette fois, elle me garde longtemps serrée contre elle. J'ai envie de pleurer. Je vois, par la fenêtre, la lumière de la lune. Demain matin, tout recommencera. Ma mère sera de nouveau lunaatique, mon père ne m'aidera pas, et moi, entre eux deux, je chercherai désespérément le bonheur. Je suis pessimiste.

J'ai caché les lettres de Malik dans mon sac. Ma mère ne me pose aucune question. Elle me pré-
pare un chocolat chaud avec des croissants. Je
n'ai pas envie de parler, je suis beaucoup trop
heureuse pour parler. Je sais que je ne dois rien
dire au sujet de mon histoire d'amour. Je suis si
contente de vivre une vraie histoire d'amour
que je ris soudain.

– Tu ris comme si tu venais de voir un film
comique, dit ma mère, étonnée.

– C'est un peu ça, lui dis-je. J'ai cru vivre un
drame et je me suis trompée. C'était un film
marrant, avec une *happy end*.

– Ça veut dire quoi *happy end* ? demande ma
mère.

– *Happy end*, si tu ne sais pas ce que ça veut
dire, tu n'as qu'à regarder dans le dictionnaire.
Et puis laisse-moi tranquille, s'il te plaît, nous
discuterons demain matin.

Je pense en souriant : Ce soir, je n'ai pas
gagné la guerre mais j'ai au moins gagné une
bataille !

Et puis je vais chercher un rouleau de scotch
pour placer, à côté de la carte du Maroc, la
carte postale de Malik. Elle représente un
cygne qui s'envole, et dit, d'une belle écriture :
»Je pense à toi.«